

Formation des enseignants d'éducation physique et technologie

La formation des enseignants d'éducation physique porte aujourd'hui sur la diversité des pratiques physiques et leurs habiletés, comme elle porte sur la diversité des savoirs censés les maîtriser. Le champ des pratiques est ainsi traversé de recherches en sciences sociales autant qu'en sciences biologiques. Aux enseignements donnés par des entraîneurs sportifs s'ajoutent des enseignements donnés par des sociologues, des physiologistes ou des historiens. Croisement de pratiques et de théories, la discipline STAPS (sciences et techniques des activités physiques et sportives) aurait trouvé à l'université une cohérence de principe sinon une cohérence de fait.

A ce dispositif où dominent sciences et pratiques manque pourtant un axe fondamental, celui dont nombre de travaux récents ont montré l'intérêt : une réflexion sur la technique, ses conditions, son fonctionnement. Il manque, autrement dit, une approche sur la pensée technique et sa spécificité. Il manque une « technologie » : un ensemble de réflexions spécifiques sur le savoir technique, regroupées sous ce concept, transformées en programme et en projet. Des contenus sont ici à établir, des chantiers d'investigation à créer, des résistances, sans aucun doute aussi, à surmonter.

L'esprit critique dans l'enseignement supérieur, c'est d'abord, c'est peut-être surtout, accepter de réorganiser des programmes, redistribuer des savoirs, repenser des disciplines, voire les créer. C'est prendre conscience aussi qu'abondent les exemples de disciplines longtemps intangibles avant d'être bouleversées.

1 - Quelle technique ?

La seule technique actuellement enseignée aux futurs professeurs d'éducation physique est celle des mouvements corporels effectués dans une discipline sportive : le saut en hauteur, la passe de volley-ball, le drop du rugby, la danse rythmée... Un arsenal à coup sûr légitime de gestes individuels ou de tactiques collectives ; un ensemble de manières de faire désignant le spécialiste dans un sport donné.

Je voudrais plaider en revanche pour l'acquisition d'une culture technique bien au-delà de la seule acquisition de gestes techniques. Je voudrais plaider pour un savoir de surplomb sur la technique, ses conditions, son évolution, bien au-delà d'un savoir, de fait, sur une combinaison motrice donnée. Pourquoi ce plaidoyer ? Tout simplement parce qu'un enseignant d'éducation physique a pour objet, bien au-delà de l'apprentissage de

techniques particulières, bien au-delà de visions canoniques sur le bien être ou la santé, un apprentissage global jusque-là peu interrogé : le rapport que le corps entretient avec la « technique physique ». Cet enseignant est au cœur d'une relation au « faire » : il met en jeu (il a en charge ?) la totalité de la sphère physique et son « ustensilité ». L'objet de cet enseignant, pourquoi ne pas le dire ?, est aussi celui de la relation instrumentale au corps. Et cet objet, pourquoi ne pas le dire encore ?, surplombe les techniques particulières. Il implique une réflexion sur la technicité en général, sur celle du corps en particulier.

Comment dépasser les techniques particulières ? En s'interrogeant d'abord sur le discours technique et ses particularités ; en s'interrogeant ensuite sur le milieu technique, celui d'une culture, celui débordant chaque technique particulière tout en la rendant partiellement possible. C'est bien dans ce double sens que devrait s'établir un sous-ensemble « technologie » dans la discipline STAPS. C'est en ce double sens aussi que peut s'instaurer une vigilance (une critique ?) sur les savoirs pratiques transmis.

2 – Le discours technique

Ce discours technique devrait être analysé dans un programme spécifique et précis. Autant rappeler quelques-unes de ses caractéristiques particulières, traits que n'épuise pas la seule interrogation sur la science.

L'analyse de tout discours technique tenu sur le corps révèle en particulier une construction bien à lui : ce discours est rarement, de part en part, scientifique ; il fournit rarement, de part en part, des précisions exhaustives². Il ne peut « tout » dire du mouvement, et surtout il ne peut parvenir à l'infime de son détail. Non, à l'évidence, que la science soit déjouée. Le problème n'est pas là. La difficulté tient plutôt à la structure même de l'objet étudié : le dispositif des morphologies physiques, avec leurs articulations non géométriques et, pour une part, individuelles ; le rapport toujours complexe assurant les liaisons entre « intention », « sensation » et « réalisations motrices » ; l'entrecroisement, enfin, l'hétérogénéité, des déterminants en jeu. La technique d'un mouvement corporel, sa configuration « parfaite », et plus encore, l'ensemble des moyens permettant de la réaliser, ne sauraient être, dans chaque cas, systématiquement connus. Des zones d'ombre demeurent dans l'explication d'une effectuation technique, des écrans, que le savoir n'a pas encore franchi. Le thème est banal : ce n'est pas la seule situation où existerait du non-savoir, loin s'en faut.

La vraie difficulté, par contre, tient à la nécessité de « dire » et d'« expliquer » la technique, malgré ces zones d'ombre. L'obstacle tient au fait que le technicien doit « montrer », « justifier », « commenter », même si il ne sait pas tout. Il doit, quoi qu'il en soit, parler, convaincre. Il doit exposer. D'où ce paradoxe tenace : « tout » dire, alors que « tout » n'est pas

connu, expliquer, alors que tout n'est pas maîtrisé. L'originalité du discours technique est évidente, dans ce cas, par rapport au discours de la science : il lui faut aller au-delà (ou en deçà) du savoir savant. Il lui faut même, quelquefois, ruser avec lui. Cette contrainte tient au contenu partiel de ses informations, mais surtout, à la situation d'urgence dans laquelle est placé le technicien du corps : il doit « faire », il est rigoureusement tenu au primat de l'action ; il doit affirmer plus qu'il ne sait.

L'analyse de ce discours technique révèle, dès lors, des caractéristiques bien précises : un usage hautement fréquent, par exemple, de la transposition, de l'analogie, de la métaphore ; une tactique d'exposé permettant d'évoquer des situations proches, suggérant un travail sur la ressemblance, la comparaison. Dans ce cas, la description des techniques corporelles joue avec l'illustration « parallèle » : une allusion constante à d'autres techniques, le renvoi répété à d'autres contextes, présumés mieux connus. C'est le triomphe de la métaphore, démarche permettant d'employer un mot ressemblant à.. et cependant différent de son sens naturel³. Au point que la description, ou l'explication commentée, du geste technique, semblent ici quelquefois directement dépendantes d'une évocation à d'autres situations. La transposition est la règle. Elle recourt à un déplacement des mots hors de leur contexte habituel, pour leur donner, sur le terrain de la technique, un sens nouveau : le « ciseau », le « gainage », le « verrouillage ». Le glissement de sens est permanent. Le recensement que nous avons fait avec Jean Vives sur des textes décrivant le saut en longueur,⁴ en donnait quelques exemples : la course d'élan comparée à « une rampe de lancement », que suivent « décollage » et « atterrissage » ; ailleurs la jambe d'appel devenue un « tremplin » ; ailleurs encore, l'impulsion provoquée par « l'explosion du segment d'appui » ; certains textes évoquaient même des « impulsions en piston », d'autres des « impulsions avec avance à l'allumage », d'autres, enfin, des impulsions en « bombe ». Exemples extrêmes, bien sûr, mais qui méritent attention.

Cette richesse métaphorique a du sens. Elle accroît la valeur suggestive du texte, elle lui donne une « force » que des termes trop plats ou trop conventionnels ne sauraient atteindre. Du coup, elle gagne en conviction. Cette richesse aussi, faut-il le répéter, doit être évaluée avec prudence. C'est peut-être par « impuissance » que le discours technique est obligé d'y recourir. C'est peut-être parce qu'il ne parvient pas à faire la synthèse de l'observation, de la mesure, de l'expérience directe, qu'il est obligé d'user de l'allusion ou de la comparaison. En fait, transposer une situation dans une autre, éclairer le geste du saut en évoquant indirectement d'autres contextes, recourir à des rapprochements périphériques, c'est aussi, pour l'analyse technique, une façon de tâtonner : dire avec un autre matériel mental ou rhétorique ce que le matériel immédiat, offert par l'image des segments corporels, ne permet pas de dire. Dans ce cas, la séduction qu'exerce la métaphore ne peut masquer l'introduction du flou et de l'indéterminé dans l'analyse elle-même.

Cet univers métaphorique est un premier objet d'étude. Il est le premier terrain où peut se révéler l'influence du contexte culturel, le premier matériau sur lequel l'« esprit du temps », les moeurs, les mentalités d'une époque, peuvent exercer quelque emprise. Il reste offert aux images « subjectives », aux allusions indépendantes de la science. Il est le lieu, tout désigné, des stéréotypes. D'où ces rapprochements, cités précédemment pour le saut en longueur, avec des engins énergétiques dont le sens n'appartient qu'aux contextes d'aujourd'hui ; rapprochements, faut-il le dire, dont l'opérationnalité « transposée » se limite à celle de la mode. Tout au plus traduisent-ils l'efficacité « actuelle » d'autres techniques sur d'autres terrains que ceux du corps.

Ce sont pourtant ces analogies, ces allusions, qu'il faudrait mieux étudier pour pénétrer davantage le discours technique sur le corps et ses procédés. Ce sont elles qu'il faudrait recenser pour permettre à ce discours technique d'accroître encore son objectivité et ses rigueurs. Ce sont elles qui doivent être étudiées dans la place nouvelle et indispensable faite à la « technologie ».

3 – Le milieu technique

Un enseignement sur les milieux techniques favorise ensuite une vision globale sur les techniques du corps. Il s'agit ici de réfléchir non seulement aux gestes, mais aux matériaux, aux contextes environnementaux, à leur histoire à leurs effets sur la motricité. Il s'agit de penser l'impact du milieu : étudier les techniques englobant les gestes et leurs outils.

Chaque période, par exemple, a ses matériaux d'avant-garde, provoquant une série d'âges successifs dans l'histoire du sport. L'acier étiré transforme les barres fixes de la fin du XIXe siècle, orientant la gymnastique vers toujours moins de force et toujours plus d'acrobatie. Le même acier transforme la conception des engins et des moteurs, associant résistance et maniabilité. Les alliages de métaux, ceux de l'aluminium et du duralumin, provoquent une révolution à partir des années 1930, une vraie, avec un travail sur deux qualités : légèreté et élasticité. Et un remaniement des techniques les plus diverses. L'alpinisme est bouleversé lorsque Pierre Allain peut, lors d'une même course en 1933, transporter des dizaines de pitons et de mousquetons ultra-légers doublés de descendeurs de rappel également allégés. L'aluminium et ses alliages modifient tout autant les perches de l'athlétisme, les bicyclettes, les potences d'aviron ou l'enveloppe des engins, surtout après la deuxième guerre mondiale. Ils modifient encore les skis avec des conséquences mécaniques précises : les Aluflex, mis sur le marché en 1946 transforment suffisamment l'« accrochage » sur la neige pour rendre possible l'invention de postures nouvelles, celle de recherche de vitesse par exemple introduite par Vuarnet à la fin des années 1950.

Depuis le milieu des années 1960, le nouvel âge est aux fibres synthétiques et aux dérivés du plastique. C'est la mutation d'aujourd'hui : les sauts d'athlétisme transformés par le bouleversement des aires de réception avec ces blocs de mousse ou de polyester « libérant » certains mouvements et rendant possibles les chutes sur le dos ; les outils surtout, raquettes, skis, tremplins, clubs de golf, restructurés les uns après les autres par ces matières moulées, souvent implantées en lames pour mieux associer les qualités de déformation et de solidité : surfaces étirées pour mieux glisser, matières stratifiées pour mieux rebondir. Impossible d'imaginer les techniques contemporaines de glisse sans de tels renouvellements. Les engins « californiens », planches à voile, surfs, ailes delta sont partiellement nés de ces changements. L'hydroptère, expérimenté depuis 1991 pour s'attaquer aux traversées de l'atlantique à la voile, en est l'exemple le plus spectaculaire : l'engin, conçu en titane et carbone issus des techniques de l'aérospatiale, est ajusté et profilé pour se surélever sur l'eau ; il possède une dérive en forme de T renversé, celle dont est pourvue l'extrémité des fuselages d'avion, ce qui autorise un comportement mi-bateau, mi-avion.

Outre les matériaux synthétiques, l'électronique est l'autre instrument, central, des renouvellements d'aujourd'hui. Le micro-ordinateur n'est pas seulement l'outil de calcul aidant à inventer la technique, il est aussi l'outil embarqué sur les engins, celui qui relaie la main du sportif. Un changement massif avec les années 1980.

Analyse du discours technique, analyse du milieu technique voilà autant de thèmes susceptibles de créer une attention totalement repensée aux techniques pour les futurs enseignants d'éducation physique. Voilà un champ indispensable et nouveau à créer au sein des STAPS. Une manière de montrer que l'université a en charge aussi la réflexion sur les savoirs et leur fonctionnement.

² Cf. G. Vigarello et J. Vives, "Technique corporelle et discours technique", Revue *EPS*, N° 184, 1983.

³ Cf. O. Ducrot et T. Todorov, *Dictionnaire encyclopédique des sciences du langage*, Paris, Seuil, 1972, p. 354.

⁴ Cf. Article cité.